Les ateliers d'écriture

La plume interlude

… A la Galerie HUIT'YV …

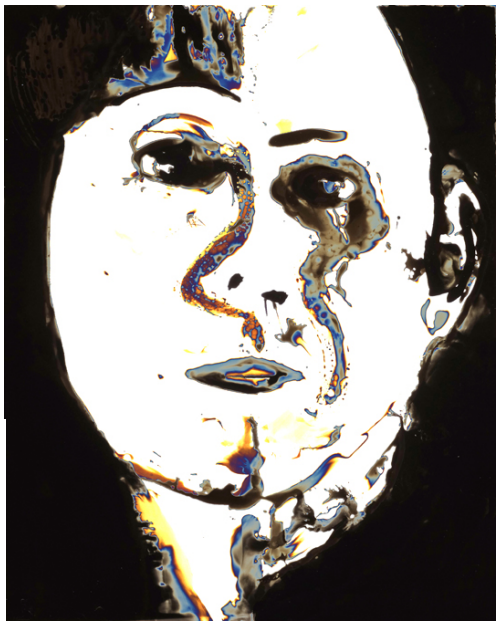
Atelier d'écriture :

Instantané

A partir des œuvres de

Pierre Martel & Frédéric Jobert

Le poète et sa muse



© Frédéric Jobert

Pétrifié. Il est pétrifié par la scène qui se déroule devant lui. Il marchait tranquillement sur le gazon bien tondu du Square où il s'était introduit. Il avait escaladé la grille. Pourquoi les jardins publics ne restent-ils pas ouverts la nuit ? Il est plus inspirant de composer des vers sous les ténèbres qu'en plein jour !

Lui, c'était un artiste. Un poète. Son œuvre était modeste comme lui. Il ne souhaitait pas rencontrer la célébrité, cette inconnue démente qui aurait bouleversée son paisible quotidien. Toutes les nuits il sortait et se baladait dans les rues pour trouver l'inspiration. Dans les rues... Ou dans les parcs. Il avait découvert celui-ci il y a peu et s'y sentait serein. Sa muse ne l'avait pas trahi une seule fois depuis qu'il connaissait ce lieu. Il marchait un peu. Au bout de l'allée, elle était là. Elle l'attendait, séduisante et offerte. C'était une statue de taille moyenne. Loin des stéréotypes classiques aux contours parfaits, la statue présentait une forme surréaliste aux couleurs vives et chaudes. Elle l'avait séduit, là, le premier soir. Amoureux comme un collégien. Depuis cette découverte, il ne vivait plus que pour et par Elle. Jamais il n'avait noirci autant de pages. Tout tournait autour de sa merveille, cette amante inespérée. Elle l'envoûtait. Il n'avait pas besoin qu'elle soit présente. Elle s'était emparée de son âme. Pourtant chaque nuit comme un discret hommage il venait déposer une rose thé au pied de son socle. Merci ! Disait la fleur Merci ! Grâce à toi ma vie s'est illuminée ! Je ne crains plus la page blanche...

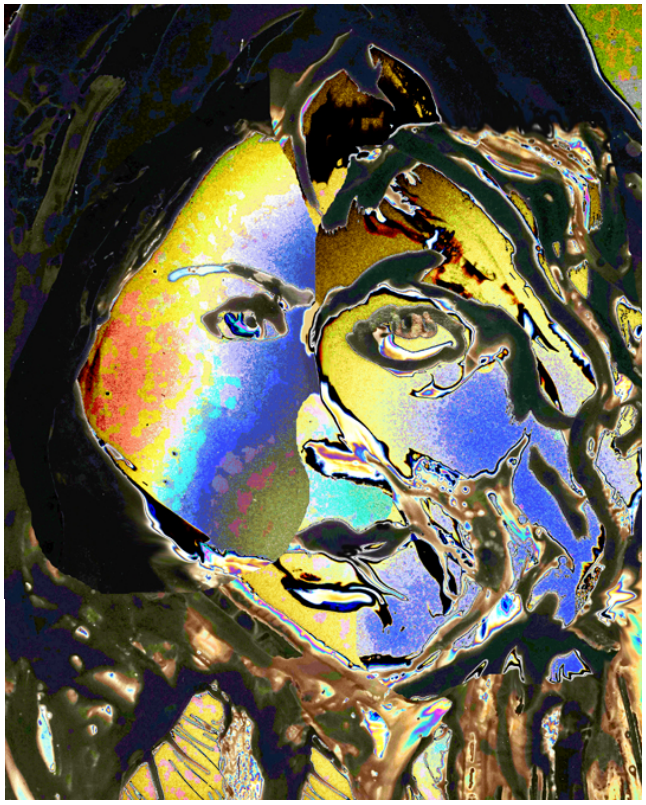
Ce soir, il est venu à son précieux rendez-vous le cœur palpitant. Quelque chose de grave est en train de se produire. Un drame. C'est effroyable et pourtant il continue de fixer le spectacle. En proie aux assauts de deux hommes, la statue se tord de douleur. A coups de pierres, à coups de verre brisé, ils détruisent l'œuvre, accompagnant leur crime de cris rauques sauvages. Muet, le poète se tient là. Absorbés par leur macabre besogne les vandales ne l'ont pas vu. Quand le plus âgé des deux hommes l'aperçoit, il fait signe à l'autre. Silence soudain. La petite muse n'est plus que ruine. L'artiste désespéré laisse alors couler ses larmes.

Les malotrus changent de cible. Ils utilisent les mêmes armes. En transe ils frappent le crâne du poète qui ne se défend pas. Paraît ne pas souffrir du sort qui lui est infligé. Lorsque les agresseurs s'enfuient, il se laisse choir sur l'herbe devant son amante éventrée. Seuls ses yeux reflètent la terreur et le chagrin qui l'habitent. Des serpentins surgissent alors de ses pupilles, elfes maléfiques qui viennent onduler au-dessus de la scène tragique.

Le calme règne enfin. A jamais réunis, Muse et Poète reposent en paix. La nuit semble un peu plus noire que les autres soirs sur le jardin où les roses thé, frôlées par la brise, entament une valse lente.

Pascale Passot

Face à face



© Frédéric Jobert

Face à face, mon regard se perdait dans le sien. Aucun son ne sortait de ma bouche. Je n'arrivais pas à exprimer ce que je ressentais. Elle me troublait c'est vrai, et pour la première fois de ma vie je ressentais un tel désir. Elle me regardait avec une telle intensité, une telle douceur. C'est alors qu'elle m'a prise dans ses bras et m'a susurré à l'oreille « N'aie pas peur, laisse-toi aller. »

Ses mots ont été pour moi le déclencheur. Nos visages se sont rapprochés, mes yeux faisaient un va-et-vient entre ses yeux et ses lèvres. C'est alors que je me suis penchée et quand nos lèvres se sont touchées, je me suis sentie comme en lévitation. Sentir son corps, ses lèvres, ses mains me rendaient folles. Prise de panique, je suis partie en courant.

Un mois plus tard, nous voilà de nouveau face à face. Son regard doux, bienveillant me permet de me détendre et difficilement je commence à lui raconter mon histoire. Élevée dans une famille nombreuse, à la campagne, j'ai eu du mal à trouver ma place, à savoir qui j'étais et à comprendre quelle relation amoureuse me convenait. Grâce à elle, j'ai pris conscience d'une partie de moi que je gardais tapie au fond de moi.

Un silence s'installe entre nous, puis elle me caresse la joue et m'avoue avoir été intéressée par moi à la seconde où nos regards se sont croisés. Elle me dit comprendre ma peur et me laissera du temps pour accueillir ce nouveau désir.

Son regard brillant, son sourire me captivent et je me penche vers elle. S'ensuit un baiser doux, langoureux et sensuel.

Ces face à face m'ont permis de faire face à mes peurs, de les confronter, de les affronter et de m'accepter telle que je suis.

Céline Garcia

Candombé

© Frédéric Jobert

Pratt. Ugo.

Sorcière, démon ou divinité ?

Una oricha, pero cual ?

Masque. Afrique. Candombé. Cuba ou Haïti.

Le sang a coulé. Le cabri est à terre. Pelage blanc, rougi. Cérémonie.

Prêtresse de bleu vêtue. Etrange et aquatique. Les yeux se plissent, la bouche se tord.

L'alcool modifie les sens, la nuit modifie les sons, la musique modifie le rythme cardiaque.

Tam. Tam. Tamtam. Tambour de peur. Tambour de peau. Peau tendue. Peau ridée. La prêtresse courbée, un grand bâton bat la mesure.

Les esprits sont sur elle. Elle psalmodie. Sa voix enfle ! Maudits soient les esprits ! Le sort est jeté.

La patiente s'enroule, gémit, convulse. S'agite sur le sol. De ses lèvres, une mousse blanche s'échappe.

Sur la tête de la femme, la prêtresse verse le sang du cabri. Catatonie immédiate. Rigidité. Froide, comme morte.

Le rythme du tambour s'apaise, puis fait silence.

L'on entend les crapauds-buffle coasser.

Les insectes zinziner

Les vagues de la mer refluer.

La femme, au sol, ouvre les yeux. L'assemblée suspend son souffle.

La femme sur le sol de terre battue au centre de la case, s'assied.

Toutes les femmes s'approchent, posent leur main sur sa tête.

La prêtresse se lève, sort, et du seuil crie OLA, YA ! Ô Yemaya !

Et s'en va.

Martine Silberstein

Confidences

© Pierre Martel

Tu es triste ?
Oui, un peu
Viens me raconter
Leurs corps se rapprochent
L'Une sourit, l'Autre pas
C'est l'hiver, il fait si froid, dehors. La maison est chaleureuse, douillette
L'Une caresse les cheveux de l'Autre. Tendrement.
L'Autre a un pli amer au coin de la bouche.
L'Une a la bouche entr'ouverte, ses dents blanches, brillantes.
L'Autre a la bouche fermée.
L'Une se fait plus pressente
Tu peux tout me dire, tu sais, je saurai comprendre
L'Autre hésite. Les mots ne viennent pas.
Instant T. Confidences. Pas facile de se livrer. Même à sa meilleure amie.
L'Autre a le visage penché, jusqu'à toucher l'Une du front. Front contre front. L'Une effleure l'épaule de l'Autre. C'est le soir.
Que dire, que faire si l'Autre hésite ?
Ce n'est pas si important, dit l'Autre.
Je suis inquiète, dit l'Une, tu n'es pas comme d'habitude
Je suis peut-être un peu fatiguée, tout simplement dit l'Autre. L'hiver, le manque de lumière, le froid. Pour moi, c'est difficile. Un passage à vide. Je sais que ça ne va pas durer.
L'Une dit
Viens, allons dormir
L'autre dit
Oui, ça ira mieux demain.

Martine Silberstein